

L'acrobate de Rodrigue Jean

Cédric Laval

Numéro 194, mars 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93103ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laval, C. (2020). Compte rendu de [*L'acrobate* de Rodrigue Jean]. *24 images*, (194), 146–147.

L'acrobate de Rodrigue Jean

PAR CÉDRIC LAVAL



146

Dès les premières images de *L'acrobate*, Rodrigue Jean affirme sa vision singulière de l'espace. Un paysage urbain se déploie en quelques plans parfaitement cadrés ; les bras mécaniques des machines se déplacent dans un bourdonnement inquiétant ; des contre-plongées sur des matériaux lourds, en suspension, instaurent un sentiment de menace. Confronté à ces premiers plans, le spectateur devine confusément qu'ils ont une fonction moins descriptive que symbolique. Changement de décor : nous sommes à présent à l'intérieur d'un immeuble résidentiel encore en construction. Christophe (Sébastien Ricard) arpente en silence les pièces de son futur appartement ; la fenestration généreuse découpe des zones de lumière et d'ombre ; parfois, la caméra s'arrête pendant que le personnage avance, et c'est alors une perspective ouvrant sur une pièce noire qui accroche le regard. Une fois encore, on devine, dans cette prise de possession de l'appartement, davantage qu'une fonction référentielle : un espace mental, autant que physique, se délimite sous nos yeux. De la terrasse de l'appartement, on aperçoit des cadres, dans une salle de réunion ; plus bas, dans la rue, des manifestants crient des slogans inaudibles ; les travailleurs attardés sont observés, à l'occasion, dans leur cubicule triste, monades esseulées dans un monde de transparence froide. Le découpage de l'espace prend ici une dimension politique.

Rodrigue Jean demeure aussi, surtout, un cinéaste des corps. Les corps souffrants, d'abord. Celui de Micha (Yuri Paulau), un acrobate russe qui squatte dans l'appartement de Christophe avant de squatter dans sa vie. Blessé à la jambe, il est au chômage forcé et constate qu'il est devenu un rouage inutile dans le cirque qui l'emploie, laissé sur la touche par un monde où la concurrence et les assurances n'ont pas d'états d'âme. La mère de Christophe (Lise Roy), qui vit ses derniers jours à l'hôpital, est un autre de ces corps souffrants, avec lequel son fils ne parvient jamais à entrer en contact. Avec une délicatesse poignante, la caméra scrute les derniers tressaillements de ce corps vieillissant, qui fait contraste avec la virilité sculpturale de Micha. Car les corps sont aussi désirants, exposés avec une radicalité franche que l'on n'avait jamais connue telle dans le cinéma québécois. La première rencontre entre Christophe et Micha se conclut par une scène de fellation visuellement explicite, qui semble sceller un lien entre deux corps, plutôt qu'entre deux âmes : une soif de l'autre très crue, qui jaillira, à intervalles réguliers, dans des étreintes de plus en plus intenses, oscillant entre la caresse et la flagellation. Entre la gémissement émue devant un corps que l'on vénère et les pratiques sadomasochistes que l'on subit ou que l'on inflige, la frontière est parfois très mince...

Mais Rodrigue Jean n'est pas, dans ce film, à l'image de ses personnages de peu de mots, un cinéaste des affects que l'on verbalise. Si Sébastien Ricard excelle dans un jeu tout en intériorité, il demeure que l'opacité des personnages est un frein à l'implication émotionnelle du spectateur. En cela, les deux hommes sont peut-être les victimes de cet environnement froid, métallique, grisâtre, capitaliste, qui les enserme. Les regards se cherchent sans se trouver vraiment. La caméra, aussi, peine à réunir Christophe et Micha dans un même plan, sinon dans les scènes où leurs corps se mêlent. Cette quasi-impossibilité à exister dans un même plan se traduit, dans l'évolution de leur relation, par un déséquilibre fondamental, l'un étant parfois le dominé, l'autre le dominant. Pourtant, dans la dernière partie du film, une scène fugitive réunit enfin ces deux corps dans une étreinte fusionnelle qui n'est plus seulement charnelle ; et cette scène se résout en un doux baiser déposé par Christophe sur le front de son amant. Mais cet équilibre est illusoire : la trajectoire opposée des deux personnages les éloigne déjà l'un de l'autre. Tandis que Micha s'enfonce dans la nuit, Christophe trouve enfin le courage de toucher le corps de sa mère, de libérer les bondes de son émotion, de marcher vers une certaine forme de lumière. Semblable à son personnage principal, laconique, avare en émotions, le film *L'acrobate* n'est pas facile à aimer ; mais semblable à lui, mystérieux et débordant de sensualité, il est encore plus difficile à oublier. Et cela, c'est déjà beaucoup.

Québec 2019 | Ré. et scé. Rodrigue Jean | Int. Sébastien Ricard, Yuri Paulau, Lise Roy | Ph. Mathieu Laverdière | Mont. Omar Elhamy | son Daniel Fontaine-Bégin | Mus. Steve Bates | 134 minutes | Dist. Fragments Distribution